

Processus de koïnisation dans le dialecte arabe de Yafi‘ (Yémen)

Martine Vanhove

C.N.R.S. - LLACAN - Université Paris 7 - INALCO (France)

vanhove@vjf.cnrs.fr

1. Introduction

Les dialectes arabes de Yafi‘, région située à environ deux cents kilomètres au nord-est d’Aden en territoire montagneux, représentent l’extrême limite méridionale des « dialectes en -k » qui s’étendent du nord au sud dans la vaste zone des hauts plateaux yéménites. Ils se caractérisent, entre autres faits saillants, par l’utilisation, aux 1sg., 2sg. et pl., d’un suffixe d’accompli à base -k- au lieu de -t-.

Dans ce travail, je me propose d’illustrer par quelques exemples le processus de koïnisation en cours dans ces dialectes. Ce que j’entends ici par koinè se traduit en termes linguistiques par les tentatives effectuées par les locuteurs pour gommer leurs particularismes dialectaux au profit, soit de variétés dialectales plus prestigieuses, soit d’une forme d’arabe standard moderne (étiquetée « classicisante » ici).

Le corpus utilisé a été enregistré sur le terrain en 1994 et 1998. Il est exclusivement composé de pièces de littérature orale, à savoir une quarantaine de contes, facéties et légendes hagiographiques recueillis auprès de cinq locutrices et deux locuteurs originaires de différents districts de la région de Yafi‘, d’âges et de niveaux d’instruction différents. La femme la plus âgée est une paysanne illettrée de Rubbi‘i (29 textes), celle d’âge moyen est employée à la police locale et originaire de Ma‘raban (2 textes), les trois jeunes femmes sont infirmières, la plus âgée est de Ben Salem (3 textes) et les deux plus jeunes de Mashala (4 textes chacune) ; les hommes sont un paysan de Rusud (1 texte) et un artisan de Shemsan (1 texte), tous deux âgés et sachant lire et écrire.

2. Les causes du nivellement dialectal

Conter des histoires à Yafi‘ n’est pas le fait de professionnels et j’ignore s’il l’a jamais été. Avant l’arrivée récente de la télévision dans la région, les enfants se réunissaient encore autour des adultes, souvent la grand-mère, pour entendre des contes et des légendes. Aujourd’hui, la pratique de la veillée familiale est quasiment perdue. Les situations dans lesquelles ce corpus a été enregistré ont donc été recréées artificiellement et j’ai précisé à chaque fois, surtout auprès des locuteurs lettrés, que je souhaitais qu’ils parlent dans le dialecte local.

Le résultat, on s’en doute, n’a pas toujours été conforme à ma demande, pour des raisons multiples qui ont pu perturber les locuteurs, à commencer par le statut même des textes enregistrés qui sont désormais socialement dévalorisés car ils appartiennent au passé et relèvent de pratiques révolues. Les conditions matérielles des enregistrements, comme la présence du micro et d’un auditoire composé de familiers, famille, voisins et collègues ainsi que d’une étrangère, ont pu créer un certain malaise chez les

locuteurs. Les moqueries de l'auditoire ont d'ailleurs fini par provoquer la colère d'une des locutrices qui s'est écriée : *sīrī aḏḥákī leš hunāk* "va-t'en rire là-bas !". Tout cela a entraîné des phénomènes d'autocensure du dialecte ou, au contraire, de renforcement de celui-ci, plus ou moins prononcés selon les locuteurs. L'autocensure est aussi fonction, bien sûr, du degré de familiarité de chacun des locuteurs avec une variété plus koïnique.

La variation individuelle dans ce domaine dépend aussi de l'image sociale que chacun des locuteurs a de lui-même et veut donner aux autres. Ainsi, la plus âgée des infirmières, mère d'un jeune bébé, et dont le rôle de sage et de conciliatrice dans la gestion des conflits auprès des infirmières plus jeunes est incontesté, est la première à avoir raconté des histoires, mais elle s'est arrêtée au bout de trois parce que, selon ses propres dires, elle n'arrivait pas à parler en dialecte alors qu'elle l'utilise couramment dans la vie quotidienne. C'est elle, en effet, qui a le plus tenté, et souvent avec succès, de gommer les traits dialectaux de son parler. Elle n'y est pas arrivée totalement, on le verra, mais l'auditoire a tout de même jugé son parler comme n'étant pas du dialecte de Yafi'.

Tous ces facteurs font que le mélange koinè - dialectal n'est sans doute pas le reflet d'une réalité sociolinguistique quotidienne et réelle. Mais, même si ce type de corpus n'est pas idéal pour étudier la formation d'une koinè, il n'en demeure pas moins que la nature des phénomènes proprement linguistiques constatés sont représentatifs d'une amorce de nivellement dialectal plus général que j'ai pu constater au quotidien en vivant dans cette communauté linguistique.

Les analyses qui vont suivre et qui font appel aux critères de variation mis en évidence par la sociolinguistique (âge, sexe, degré de scolarisation, statut social, compétences linguistiques, attitudes psychologiques, etc.), sont donc aussi tributaires des conditions de l'enquête, tout autant que du statut social actuel des types de textes enregistrés.

Il n'a pas été possible d'évaluer le poids respectif de chacun de ces facteurs dans la censure qui s'est exercée sur le dialecte. Toutefois, au niveau lexical, certaines remarques de mes interlocuteurs permettent de savoir que ma présence a été parfois la cause de leurs choix. Une réflexion comme *māšī ?atkellem kalām taquddum* "je ne vais pas utiliser des mots modernes" prouve qu'un mot dialectal a été choisi pour me faire plaisir, à la place d'un mot plus koïnique. La même explication vaut pour les reprises immédiates par un synonyme dialectal d'un mot koïnique, ainsi *bi-yibkī* immédiatement suivi de *bi-yin'ī* "il est en train de pleurer". Ce type de reprise a même été suivi une fois d'un aparté *anti tabī min kalām yāfe'* "tu veux des mots de Yafi'". A l'inverse, un autre aparté, à voix basse, mais que le micro a quand même enregistré, *nqūl sukkar aḥsan, ma'āš ?anqūl ?eḥēl* "il vaut mieux dire sucre plutôt que mélasse", signifie qu'un mot a été choisi parce que le locuteur est persuadé que je ne pouvais pas comprendre le mot dialectal.¹

¹ Et que cela lui éviterait d'avoir à répondre à mes questions plus tard, comme le laisse entendre la suite : "sinon on va perdre du temps à leur expliquer ce que c'est que la mélasse".

3. Exemples d'effacements de traits dialectaux

Quelques critères phonétiques, morphologiques et lexicaux représentatifs ont été choisis pour illustrer le processus de nivellement dialectal en cours, mais ils n'en rendent bien évidemment pas totalement compte. Les résultats comparatifs entre les différents locuteurs sont résumés dans le tableau ci-dessous, puis commentés.

	femme Rubbi'i	infirmière Mashala + jeune	infirmière Mashala - jeune	femme policier de Ma'raban	homme Shemsan	homme Rusud	infirmière Ben Salem
q ~ ġ	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui
ġ ~ ʔ	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non
aw > ā	oui	non	non	non	non	non	non
k > š	100%	99%	100% pr. s. 50% acc.	100%	(pas d'occ.)	dans 1 mot	0%
ani	100%	100%	100%	100%	(pas d'occ.)	(pas d'occ.)	100%
raḥna	100%	100%	100%	100%	100%	100%	60%
-ah	100%	100%	69%	50%	25%	58%	25%
-k-	97%	92%	88%	100%	0%	90%	40%
futur	ba- 33% ʔa- 52% ha- 3% ša- 12%	ba- 33% ʔa- 67%	ba- 92% ʔa- 4% ha- 4%	ba- 85% ʔa- 15%	ba- 0% ʔa- 100% (2 occ.)	ba- 100%	ba-100%
relatif	đi 89% illi 4% alladi 7%	đi 100%	đi 85% illi 15%	đi 100%	đi 62% illi 38%	đi 100%	đi 0% illi 85% alladi 15%

3.1 Phonétique

3.1.1 Confusion de l'uvulaire et de la fricative vélaire

Une caractéristique phonétique du système consonantique est propre à la région de Yafi' et à elle seule. Elle concerne l'articulation de l'occlusive uvulaire **q** et de la fricative vélaire **ġ**. Les deux phonèmes sont en effet partiellement confondus en un seul avec trois réalisations phonétiques possibles : **q**, **ġ** et **ʔ** (fricative uvulaire sonore). C'est le seul trait que les locuteurs de Yafi' n'arrivent jamais à effacer quels que soient leur statut social et les conditions dans lesquelles ils s'expriment. Toutefois, **ġ** se différencie encore de **q** par un allophone supplémentaire que cette dernière ne connaît pas, à savoir l'occlusive laryngale **ʔ**, évolution qui entraîne, corrélativement, un transfert du trait de vélarisation sur la consonne suivante.² Un même locuteur peut dire *ġurābi*, *qurābi*, *kurābi* ou *ʔurābi* "une corneille", mais seulement *baqar*, *baġar* ou *bakar* « vache ». L'allophone laryngal est, contrairement aux trois autres, susceptible d'être évité et est vraisemblablement à un stade de régression assez avancé car il est de loin le moins fréquent. Cependant, il faut souligner que même certaines des jeunes

² Comme le suggère Dominique Caubet, il n'est pas impossible qu'il faille interpréter l'occlusive laryngale issue de **ġ** comme une consonne emphatique.

locutrices de mon corpus n'ont pas toujours cherché à empêcher son apparition. Seule l'infirmière de Ben Salem l'a totalement banni.

3.1.2 Réalisation des diphtongues

Un autre trait phonétique concerne l'articulation de la suite voyelle **a** + semi-consonne **w**. Réalisée **ā**, elle est considérée comme typique de Yafi' par les locuteurs eux-mêmes, mais cette variante est déconsidérée car connotée comme vieillie. De fait, je ne l'ai entendue que dans le parler de la femme la plus âgée, qui exerce toutefois une forte censure sur cette réalisation. **ā** n'est chez elle qu'une variante minoritaire de **ō** ou **ū** : elle alterne par exemple *tōr* et *tār* "taureau", *fūq* et *fāq* "sur".³ Cependant, chez elle, certains mots conservent toujours une articulation arrière **ā** : *gāf* "dans, à l'intérieur", *zāg* "époux".⁴ Il faut noter que ce n'est pas la variante diphtonguée « classicisante » **aw** ou **ew** (les jeunes locutrices l'emploient parfois) qui est en train de s'imposer, et que les dialectes de Yafi' connaissent aussi dans certains contextes morphologiques particuliers, mais celle commune à beaucoup d'autres dialectes de la région, à savoir **ō**.

3.2 Morpho-phonologie et morphologie

3.2.1 Palatalisation de k

La palatalisation de l'occlusive vélaire sourde **k** en **š** est un phénomène quasi général dans le sud et le centre du Yémen pour le pronom suffixe (objet ou possessif) de 2f.sg. (Vanhove 1999 [1997]). Elle existe aussi dans les dialectes de Yafi' : *úmm-uš* "ta mère". Cette palatalisation s'est également produite avec le morphème de 2f.sg. de l'accompli : *gēš* "tu es venue". Elle se maintient chez les deux femmes les plus âgées. Pour les autres locuteurs, la proportion de non-palatalisation varie en fonction des individus et parfois aussi du type de mot concerné : l'infirmière de Ben Salem n'utilise que **-ti** à l'accompli, le vieil homme de Rusud n'utilise **-š** qu'après le mot désignant le père *abū-š* "ton (f.) père", les autres noms étant munis de **-ki**, une des infirmières de Mashala (la plus âgée) palatalise toujours le pronom suffixe, mais alterne **-ši** et **-ti** à l'accompli, et l'autre infirmière de Mashala n'utilise qu'une seule fois **-ti** pour un verbe d'une formule figée d'un conte (il n'y a aucune attestation de ces morphèmes chez l'homme de Shemsan).

3.2.2 Pronoms personnels

Les dialectes de Yafi' connaissent tous des réalisations particulières des pronoms personnels sujets aux premières personnes. Au singulier, ils présentent l'innovation d'une différenciation de genre, *ana* (m.) - *ani* (f.). Cette opposition de genre ne semble

³ Il est remarquable que ce mot soit aussi touché par ce phénomène car il s'agit d'un emprunt à d'autres variétés d'arabe, l'arabe de Yafi' a plus couramment *rōs* dans ce sens.

⁴ Ce mot est assez tabou dans la vie quotidienne, mais pas dans les contes.

absolument pas menacée, renforcée sans doute par le fait que le phénomène est répandu dans beaucoup de dialectes du Yémen méridional et central.

Le pluriel est plus original, puisque ces parlers sont les seuls, avec quelques-uns des dialectes voisins de même type situés dans la région de Dhale‘, à avoir un pronom à initiale vibrante au lieu de nasale : *raḥna*. Cette variante est la seule utilisée par tous les locuteurs, à l’exception de l’infirmière de Ben Salem qui alterne *raḥna* et *aḥna* (jamais la forme avec dentale nasale initiale).

3.2.3 Désinences verbales

A l’accompli, les désinences verbales présentent deux particularités intéressantes.

A la 3f.sg., par analogie avec la marque du féminin nominal, c’est un morphème **-ah** au lieu de **-at** qui est utilisé ; il est souvent, mais pas systématiquement, soumis à l’imala ou à l’harmonie vocalique : *wúṣuleh* “elle est arrivée”, *sīrih* “elle est partie”. Il n’y a aucune censure sur ce morphème **-ah** dans le parler de la femme illettrée de Rubbi‘i ni dans celui de la plus jeune des infirmières de Mashala. Les autres locuteurs exercent une censure plus ou moins forte. La proportion va, en ordre décroissant, de 69% de **-ah** chez l’autre infirmière de Mashala, 58% chez le vieil homme de Rusud, 50% chez la femme policier à seulement 25% chez le locuteur de Shemsan et l’infirmière de Ben Salem. Dans ce domaine, il est clair que l’âge n’est pas un critère sociolinguistique pour le choix opéré par les locuteurs.

La conjugaison des 1ères et 2èmes personnes de l’accompli s’effectue au moyen d’un suffixe à consonne vélaire **-k-** au lieu de la dentale **-t-** : *ʔáṣalk* ou *ʔáṣalku* “je me suis lavé”, *gēk* “tu es venu”, *ʔásēkū* “vous (m.) avez trouvé”, *dérēkēn* “vous (f.) avez su”. Là aussi il y a des variations individuelles entre la proportion des conjugaisons dialectales en **-k-** et celles koïniques en **-t-** : chez le vieil homme de Shemsan la censure est totale et il n’a aucune conjugaison en **-k-**, celle-ci passe déjà à 40% chez l’infirmière de Ben Salem, et monte entre 88 et 92% chez les deux infirmières de Mashala et chez le vieil homme de Rusud pour atteindre 97% chez la locutrice âgée de Rubbi‘i (et encore la plupart de ses emplois de **-t-** s’expliquent par le fait qu’ils se trouvent dans les récits hagiographiques dans des énoncés prêtés au Prophète ou à ses compagnons) et même 100% chez la femme policier (mais elle a trop peu d’occurrences de ces formes verbales pour que cela soit tout à fait significatif).

3.2.4 Marques du futur

Les marques de futur dans les dialectes de Yafi‘ sont multiples, même au sein d’un même dialecte. J’ai recensé quatre morphèmes, *bā-*, *ʔa-*, *ha-* et *ša-*, mais j’en ignore encore l’exacte répartition dialectale. *bā-* est le plus koïnique des quatre. On le trouve, par exemple, dans le dialecte d’Aden (Vanhove 1999 [1997]). Il est le seul employé par l’infirmière de Ben Salem et par le vieil homme de Rusud et il est très largement majoritaire chez la femme policier (85%) et chez la plus âgée des infirmières de Mashala (92%), mais pas chez la plus jeune qui a la même proportion de *bā-* que la locutrice âgée de Rubbi‘i, à savoir 33%. L’emploi de *bā-* par ces deux dernières va d’ailleurs en décroissant au fil des textes. *ʔa-* est le marqueur le plus employé par la

femme âgée de Rubbi‘i (52%) et la jeune infirmière de Mashala (67%),⁵ mais il n’y en a qu’une occurrence chez la femme policier de Ma‘raban. Le vieil homme de Shemsan n’a que des occurrences de *ʔa-*, mais cela ne peut être considéré comme significatif puisqu’il n’a utilisé que deux fois le futur dans son récit. *ha-* est le moins fréquent des morphèmes de futur : aucune occurrence chez la majorité des locuteurs, et seulement une chez la plus âgée des infirmières de Mashala, cinq chez la locutrice âgée de Rubbi‘i (3% du total des marqueurs de futur). Cette dernière est aussi la seule à avoir fait usage du morphème *ša-* et donc la seule à utiliser les quatre marqueurs du futur.

3.2.5 *Pronom relatif*

Le pronom relatif est aussi un critère sociolinguistique de marquage dialectal. A Yafi‘, la forme dialectale est *đī*. A l’exception de l’infirmière de Ben Salem, tous les locuteurs en font usage, à des degrés divers mais tournant en majorité autour de 85% (89% pour la locutrice de Rubbi‘i), le locuteur de Shemsan descendant un peu sous cette barre avec 62%. Les autres pronoms utilisés sont le très classique *alladī* (7% chez la locutrice âgée de Rubbi‘i, dont la moitié dans les récits hagiographiques, et 15% chez l’infirmière de Ben Salem), et le dialectal *illi* (4% chez la locutrice de Rubbi‘i, 15% chez la plus âgée des infirmières de Mashala, 38% chez le vieil homme de Shemsan et 85% chez l’infirmière de Ben Salem). La plus jeune des infirmières de Mashala, la femme policier et le vieil homme de Rusud n’ont utilisé que *đī*, mais ils ont trop peu d’occurrences pour en tirer une quelconque conclusion.

3.2.6 *Négation*

Je terminerai par des morphèmes qui ne figurent pas dans le tableau ci-dessus, ceux de la négation. En énoncé assertif, il y a deux types de négation à Yafi‘ selon la nature des propositions, *mā* et *māšī* (Vanhove 1996) : *mā* ou *māšī* (cas de focalisation) devant un prédicat verbal, *māšī* devant un prédicat nominal, *mā* devant un prédicat prépositionnel. Ces morphèmes sont très largement utilisés par tous les locuteurs, mais ils ont également recours à d’autres morphèmes, empruntés à d’autres dialectes, voire même à l’arabe standard : le morphème discontinu *mā- ... -š*, la négation dite nominale *muš* (qui s’emploie aussi avec les verbes dans certaines conditions) ou *lam* + inaccompli pour l’accompli négatif. Ces emplois sont encore très minoritaires et seule l’infirmière de Ben Salem se distingue un peu des autres en utilisant (une seule fois) le standard *lam* + inaccompli et en faisant un usage plus fréquent du morphème discontinu *mā- ... -š* et de *muš*.

3.3 *Le lexique*

Les phénomènes de censure me semblent être plus nombreux dans le domaine lexical, mais il ne m’a pas encore été possible d’entreprendre une étude précise. Je me contenterai donc de donner quelques indications concernant les tendances les plus évidentes.

⁵ La différence de proportion n’est pas significative puisque la jeune infirmière n’a que trois morphèmes de futur alors que la femme âgée en a quatre.

Le passage à des mots koïniques (classicisants ou dialectaux), différents du dialecte est, comme on peut s’y attendre, plus fréquent dans des mots du vocabulaire courant qui ne se rapportent pas à une spécificité sociale ou culturelle de la région. Aucun n’a totalement supplanté le dialectal, tout au plus peut-on constater des proportions plus ou moins grandes de la variante koïnique selon les mots. Le verbe “vouloir” par exemple, qui est *yabī* “il veut” à Yafi’, est souvent remplacé par *yīštī*, de même *yiskī* “il peut” l’est par *yaqder*, *yibṣar* “il voit” (impératif *raʿ*) par *yīšūf*. On rencontre moins fréquemment *yaʿtī* pour *yiddi* “il donne” (largement pan-dialectal au Yémen) ou *yibkī* pour *yinʿī* “il pleure”, et, beaucoup plus rarement (surtout chez les jeunes locutrices) *yaṣtarī* pour *yixud* “il achète”. De manière analogue, le changement de registre peut porter simplement sur la forme d’un mot connu dans les deux variétés, dialectale et koïnique : *agā* “il est venu” (chez les jeunes femmes et les hommes) pour *gī*, *taʿlab* “renard” pour *tuʿli* (chez la locutrice de Rubbi’i). La liste est longue, mais la proportion de mots koïniques est là aussi une affaire individuelle et me semble parallèle à celle qui concerne la morphologie.

4. Conclusion

Le degré d’instruction joue, bien sûr, un rôle non négligeable dans le nivellement linguistique, mais très variable à niveau équivalent. Il suffit de se reporter aux écarts constatés entre l’infirmière de Ben Salem et celles de Mashala, notamment la plus jeune d’entre elles. Malgré tout, la corrélation entre un niveau d’instruction plus élevé et des réalisations koïniques plus nombreuses se vérifie, au moins relativement.

Hommes et femmes (à l’exception de la jeune infirmière de Ben Salem) ne semblent pas avoir des comportements radicalement opposés vis-à-vis de la koïnisation, mais le petit nombre de textes recueillis auprès des hommes ne permet pas une comparaison approfondie. Globalement, on remarque tout de même qu’ils censurent plus que les femmes les conjugaisons en -k- et la palatalisation de k. Mais il est conforme aux études sociolinguistiques menées jusqu’à ce jour que ce soit une jeune femme qui élimine le plus les traits dialectaux. On a vu que son attitude reposait sur l’image sociale qu’elle croit devoir défendre d’elle-même.

La différence d’âge semble être un facteur important au moins sur un point, le passage de *aw* à *ā*, variante dialectale que la femme la plus âgée est encore la seule à connaître. Mais, en dehors de la jeune femme sus-mentionnée, il n’est pas opérant pour tous les traits dialectaux et, tout particulièrement, ce qui fut pour moi une grande surprise, pour la plus âgée (de Rubbi’i) et la plus jeune (de Mashala) des locutrices. Le tableau montre en effet qu’elles convergent toutes les deux vers un grand conservatisme dialectal, au moins dans le type de situation qui a été pris en compte dans ce travail.

Les causes proprement textuelles au surgissement de traits koïniques sont plus difficiles à déterminer, mais deux phénomènes semblent prégnants. Le premier est lié au contenu même des textes, le respect dû à la religion entraînant un plus grand degré d’effacement dialectal. Il a été en effet signalé à plusieurs reprises que la plupart des morphèmes koïniques utilisés par la locutrice la plus âgée apparaissent dans les récits

hagiographiques, dans les passages où interviennent des personnages religieux. Le second, phénomène bien connu, est dû simplement à la vigilance des locuteurs, laquelle décroît au fil des récits et laisse de plus en plus pénétrer le dialectal.

On notera enfin que le degré de résistance à la pression koïnique est aussi lié à la nature même des morphèmes particularisants : la solidité, totale ou forte, de certaines habitudes articulatoires (alternance **q** ~ **ġ**), des pronoms sujets et de la palatalisation de **k**, s'oppose à la faiblesse relative des morphèmes de conjugaison qui, s'ils résistent bien chez certaines locutrices, sont mis à mal par les autres, la marque de l'accompli féminin de troisième personne l'étant plus que ceux de 1^{ère} et 2^{èmes} personnes, ainsi qu'à la faiblesse, tout aussi relative, du pronom relatif et des morphèmes de futur.

Même si le caractère hautement artificiel des situations dans lesquelles ont été enregistrés ces récits invite à la prudence, il n'en demeure pas moins que la proportion de dialectal est forte pour tous les locuteurs, à une exception près (l'infirmière de Ben Salem). Cela me semble être un indice de la vitalité des dialectes de Yafi' encore actuellement.

Références bibliographiques

Milroy, L., 1987, *Language and Social Network*, Oxford, Basil Blackwell.

Trudgill, P., 1986, *Dialects in Contact*, Oxford, Basil Blackwell.

Vanhove, M., 1995, "Notes on the Arabic Dialectal Area of Yafi' (Yemen)", *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies (Oxford, July 1994)*, Vol 25 : 141-152.

—, 1995, A propos du verbe dans les dialectes arabes de Yafi' (Yémen), *Dialectologia Arabica. A Collection of Articles in Honour of the Sixtieth Birthday of Professor Heikki Palva* : 257-269.

—, 1996, The negation maašii in a Yaafi'i dialect (Yemen), *Perspectives on Arabic Linguistics IX. Papers from the Ninth Annual Symposium on Arabic Linguistics. Georgetown University, 10-12 March 1995*, Washington, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins : 195-206.

—, 1999 [1997], Diversité dialectale et nivellement linguistique : Le cas de l'arabe au Yémen (sud et est), *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists, Paris 20-25 July 1997*, (CD Rom), B. Caron ed, Oxford, Pergamon : Paper n. 115.

—, 1999 [1998], "Les dialectes arabes des régions sud et centre du Yémen : Perspectives de recherches", *Chroniques Yéménites*. (site WEB du Centre Français d'Etudes Yéménite, Sanaa <http://www.univ-aix.fr/cfey/chron98.html>).